

« La vérité en art est incluse dans l'œuvre elle-même comme la vie dans l'animal. La seule vérité dont on puisse parler à ce propos est la vie elle-même telle qu'elle s'impose à nous, sans son secret, telle qu'elle nous échappe. Ce que nous appelons, de ce point de vue, mensonge, c'est ce qui nous gêne, nous choque, nous inquiète ou nous dépasse. »
PIERRE REVERDY

JEAN-FRANÇOIS SPRICIGO AU PURGATOIRE – 54 PARADIS

Il y a énormément de photographes. L'on sent trop souvent leurs appareils ou leur but, et ce quel que soit le milliard de pixels qui le servent. Avec Jean-François Spricigo, c'est la trajectoire qui prime, jamais finie. Il n'est pas photographe.

J'apprécie sa naturelle acceptation des héritages, de nos prédécesseurs, autant que sa recherche personnelle, cousue à ses pas de *wanderer*, loin des suffocations issues de la surproduction d'images. Être « hors du temps » signifie tout sauf être dépassé. Aujourd'hui, il semble même que ce soit la définition, s'il en est une, de l'intégrité et de l'ouverture. Tout sauf la mode.

Enfin, j'apprécie son goût pour l'inconnu et la déformation. Sans doute parce que la photographie, comme nos vies, voyage entre volonté de vérité et implacabilité du mensonge. Davantage que cette fameuse réalité qui n'existe toujours pas, ce mensonge peut se révéler un océan de justesses, dans lequel il convient de pêcher à la volée. Disons qu'il s'agit d'un autre témoignage.

Jean-François Spricigo est un ogre. Et vieux monsieur. Puisse-t-il le rester bien longtemps.

FRANÇOIS DELVOYE

JE VAIS ÊTRE HONNÊTE. Lorsque j'ai rencontré Jean-François Spricigo, ses bêtes et ses tremblements, il m'ont agacé autant qu'émerveillé. Pour l'émerveillement, pas la peine d'en remettre des couches : ceux qui apprécient son sens naturel de l'image, sa poésie hors du temps, son impressionnisme si personnel, indéfinissable, entre humanisme et désespoir, sentiront avec leurs yeux.

L'agacement, lui, était de ceux qui vous font prendre conscience – sans autorité – que vous ne vivez pas la vie avec assez de dents. Tour à tour cinéaste, écrivain, comédien, ses images entretiennent d'excellents rapports avec l'éclectisme, la curiosité et le mouvement permanent. Son énergie est de celles à faire rougir le tonneau des Danaïdes.



© JEAN-FRANÇOIS SPRICIGO

“L'APPAREIL PHOTO C'EST UN TROU DE SERRURE”

Entretien avec Jean-François Spricigo

Jean-François Spricigo nous reçoit au milieu de ses chats, non pas à Paris, où il vit aujourd'hui, mais à Chercq, non loin de Tournai, d'où il est originaire. Il nous remet ses tirages, tirés par ses soins sur papier Canson, loin des capitales. Il revient d'une marche en Suisse, où plusieurs de ses boîtiers ont rendu l'âme. Nous discutons de l'image, bien sûr, mais aussi de la création en général, des écueils et merveilles de la photographie, du rapport au monde contemporain. Le tout en croquant des cornichons dans une pénombre pour le moins surprenante pour quelqu'un qui écrit avec la lumière.

Nous venons d'évoquer l'image des deux sangliers en surimpression, qui seront visibles dans l'exposition au Purgatoire...

Il s'agit de deux sangliers quasiment domestiqués, croisés dans une réserve d'animaux. La personne qui les avait élevés faisait des câlins à l'un d'entre eux, le sanglier était allongé dans l'herbe. À la façon de Méliès, j'ai fait une première photo, j'ai réarmé sans faire avancer le film, puis réenclenché une autre fois

pour réaliser la surimpression. C'est un procédé bien connu que j'utilise parfois.

Par rapport au Purgatoire, un lieu de gastronomie, cela m'amuse de voir la forte présence d'animaux dans ton travail. Surtout à l'heure des tensions entre le monde humain et animal : je veux parler de la consommation, de l'élevage de masse, etc. Quelle est ta position par rapport à cela ?

Je suis un quasi-végétarien aujourd'hui.

Par contre, tu es un gourmand. Au sens large.

Bien sûr. Bien sûr. Mais tu sais, pour moi, les animaux, c'est une évidence. Ce n'est pas une recherche. Je ne me dis pas : « Je fais des animaux. » Je fais ce que vois et je fais ce qui me parle. En toutes circonstances, les animaux, je les vois, ils me voient, et on se parle. C'est une évidence : ils ne sont rien d'autre que ce qu'ils sont !

Il est vrai que j'ai remarqué récemment qu'il n'y a pas une, pas une seule de mes photos qui donne des signes des représentations de la modernité. T-shirts,



© JEAN-FRANÇOIS SPRICIGO



publicités, plaques de voitures : il n'y a rien. Et ce n'est pas une action volontariste : simplement, je ne vois pas dans cette organisation du monde-là quelque chose qui me parle, quelque chose qui me raconte plus que l'image qu'elle voudrait être et non pas la réalité qu'elle vit. Ce qui m'intéresse, c'est de raconter le réel.

Ou plutôt le réel que tu as décidé de voir... Pour Martin Parr ou Stephen Shore, par exemple, le réel est bien différent.

Bien-sûr, par rapport à un certain nombre de ces artistes-là, respectables évidemment, on me dit souvent que j'ai un univers *onirique*, ce qui semble être un compliment. Mais ce n'est pas un univers : c'est réel. Quelqu'un me faisait remarquer que ceux qui ne voient pas les tournesols comme Van Gogh voient mal. Je trouve cela très juste, en fait. Il y a un niveau plus profond dans le réel que le simple constat qu'on en fait. De même, le photographe doit décider s'il veut montrer ou s'exprimer sur ce qu'il montre.

Après, tu t'exprimes sur ce que tu montres tout de même. Quand tu parles de la double exposition du sanglier, si je puis dire, il y a un travail de narration sur l'image.

Oui et non. C'est très étrange, comme le ressenti d'enfant. Quand tu es gosse et que tu fais un bond avec ton vélo, pour toi tu as atteint les étoiles et pour ton père t'as décollé de deux centimètres. Et les deux ont raison. Quand je vois ce sanglier, je réfléchis peu dans ces moments-là, car la vérité – ce mot si compliqué – est un rapport de beauté. La nature elle-même, dans ses actions de carnage, enfante toujours d'un renouveau de vie, plus luxuriant, mieux adapté à la situation réelle. Moi, je vois cela, et je me demande comment le raconter, comment ça chante. À la fois je pense avoir une solidité

“ La vraie folie ne serait-elle pas de voir le monde tel qu'il est, et non tel qu'il devrait être ? ”

DON QUICHOTTE

technique, car ce sont mes études, et d'un autre côté, ça m'échappe toujours. Cette photo-là, je ne la vois pas d'emblée, d'autant que je travaille en argentique. Je ne fais pas plusieurs photos comme cela, il y en a une.

Pourtant, il y a un travail sur la réalité. Cela se voit encore sur le film *La Part de l'ombre*, réalisé avec Olivier Smolders, où nous sommes toujours entre le vrai et le faux.

J'ai longtemps cru que le territoire de liberté, c'était l'imaginaire. Et un jour je me suis rendu compte que l'imaginaire est la part la plus étroite de la vision. La liberté, *c'est* le réel. Et même si je suis attaché à cette phrase de Don Quichotte : « La vraie folie ne serait-elle pas de voir le monde tel qu'il est, et non tel qu'il devrait être ? » Il y a un souffle qui est beau, mais qui s'étiole si on se satisfait du rêve et de la promesse du rêve. Il faut s'ancrer. Tout est important mais rien n'est grave. Il faut aller voir. Et ce rapport au réel m'est de plus en plus primordial.

Je ne t'ai jamais vu avec un appareil en main. La photographie part du regard... à l'heure où tout le monde se balade avec son appareil et ne regarde qu'à travers lui. C'est clair, on voit l'image que l'on aimerait représenter pour autrui plus que l'incarnation de l'existence que

l'on mène. La photographie est importante pour moi, mais n'est pas essentielle. C'est un formidable prétexte pour *aller vers*, mais si la photo devient un objectif, c'est un trophée de chasse. Et un trophée, c'est mort. Pour moi la création parle du vivant.

Oui, il y a comme un souci avec la mémoire : on prend des photos à tout-va pour garder en mémoire, mais c'est l'inverse qui se produit. Tout finit dans un disque dur, au mieux. Une image n'est pas la mémoire.

En effet, on délègue l'instant à vivre à une mémoire qui, au final, ne nous appartient pas. Et quand on est dans la revendication de « j'ai fait cela », ou « j'étais là », on est automatiquement dans la représentation narcissique de soi. Je ne fais rien, ça se fait.

Oui, on est à l'inverse de cette incroyable magie du portrait, toujours intacte aujourd'hui malgré la soi-disant démocratisation de l'image, et la réalité de son abondance, jusqu'à son point culminant inversé : le fameux *selfie*. Une sorte de sacralisation par la prise de vue au service du sujet.

Quand on fait un portrait, on ne montre pas l'autre, on le montre à travers soi. Il y a un esprit jumeau qui s'inscrit là-dedans. Une dame me demandait, même



© JEAN-FRANÇOIS SPRIGGIO

si j'accepte peu ce genre de commande, de réaliser le portrait de sa fille. J'ai prévenu que ce serait ce que je perçois de sa fille. J'ai réalisé la photo, la fille l'a détestée magistralement. Ils m'ont demandé de la refaire, ce que j'ai refusé. Ce n'est que quand une tierce personne de confiance lui a dit que la photo était intéressante, qu'à travers ce miroir-là, elle l'a acceptée. Chaque fois que l'on qualifie quoi que ce soit, il faudrait rajouter « aussi ». Un tel est beau, aussi. Un tel est intelligent, aussi. Un tel est con, aussi. Ainsi, nous ne sommes pas réduits à une désignation stricte et pouvons incarner nos paradoxes. Le portrait peut être comme une empreinte en éthologie, il peut renseigner sur énormément de choses de l'animal, sur son comportement. Les photos du début du siècle, des frères Lumière, sont formidables en ce sens, car les gens n'ont pas conscience de la photographie. Et la photo a du sens. La photographie actuelle a quelque chose du *kabuki* tellement les gens font des grimaces pour exister dessus. On est dans la quête constante d'une beauté qui n'existe pas.

En effet, il n'y a que très peu de portraits, dans ton travail, qui soient vraiment reconnaissables... Je me souviens aussi de photographies de personnes âgées.

Oui, ce sont des façons de faire, des sujets réalisés quand j'étais jeune – peut-être y reviendrai-je –, qui ne me préoccupent plus trop. C'étaient des séries sur les morgues, les personnes âgées, les abattoirs. Des sujets *difficiles*.

Il manque les putes.

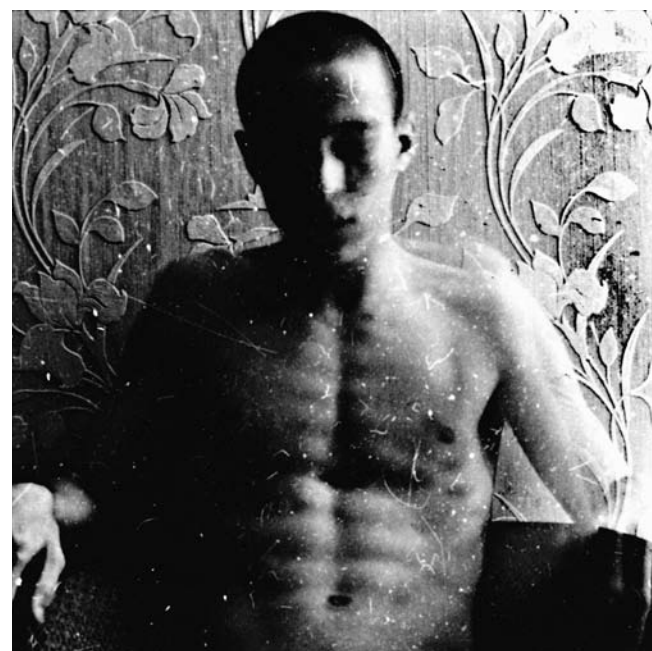
Oui, d'Agata était passé avant. J'ai été pris de vitesse. Les putes m'intimident trop sans doute. Plus sérieusement, la mort, cela m'a beaucoup inquiété, longtemps, et aujourd'hui, plus vraiment. Mais j'ai eu besoin de la voir. Les abattoirs, c'était des situations absurdes. Pas

“ Chaque fois que l'on qualifie quoi que ce soit, il faudrait rajouter “aussi”. Un tel est beau, aussi. Un tel est intelligent, aussi. Un tel est con, aussi. ”

stupides, mais surréalistes. Cela n'a pas de sens, toute cette procédure. La morgue – toute cette théâtralité un peu imbécile qu'on donne aux personnes – n'a pas beaucoup de sens non plus. Sans l'appareil, je n'aurais pas eu le courage d'y aller. L'appareil photo, c'est un trou de serrure.

Pour revenir à l'abattage, je te sais proche de la nature, à la H.D. Thoreau, n'as-tu pas envie d'un engagement plus militant pour dénoncer les pratiques actuelles ?

Plus militant ? Je me méfie de l'efficacité de l'acte de vouloir dénoncer ou de convaincre. Pour qu'une image ait une valeur presque thérapeutique, elle ne doit pas être trop séduisante. Il faut qu'elle soit un peu abrasive. Mais si elle l'est trop, la réaction en face est le refus. Il est évident que je me sens orphelin dans un monde où la nature est vue comme un produit. Pour moi, photographe calmement les animaux là où ils sont, c'est participer à une non-violence, à leur réhabilitation, à ma manière. Je fais ce qui est là. •



© JEAN-FRANÇOIS SPRIGGIO

DELVOYEURS PRÉSENTE THE UNCOMFORTABLE DE KATERINA KAMPRANI



© KATERINA KAMPRANI

À L'HEURE DU TOUT UTILITAIRE, du rendement, de l'ultra-fonctionnel, les objets de Katerina Kamprani naviguent dans la pureté clinique de l'inefficacité, au plus près de l'inutile et du temps perdu. Arrosoirs, couverts, chaises, escaliers : tout semble finalement une insulte à la cuisine équipée, aux publicités glaçantes, aux familles parfaites.

Critique nonchalante de la vitesse contemporaine, ces objets – variations autour du design –, telle cette malicieuse salière sablier, dégagent une certaine lenteur avec leurs anomalies. Ils parlent du temps. Ils sont comme autant de grains de sable qui grippent délicieusement la folle et irréfléchie machine du progrès et du confort, ils font un pied de nez aux lois du marketing.

Et dans tous les cas, c'est bien l'objet qui semble vivre et ricaner, qui prend le pouvoir pour déjouer l'humain. Et avec ces escaliers qui montent vers l'impossible, l'architecture s'en mêle aussi. On dit souvent que l'art est inutile mais indispensable. Ici, il est plutôt dispensable mais très drôle. Un temps perdu maximum.



© KATERINA KAMPRANI



© KATERINA KAMPRANI



© KATERINA KAMPRANI



© KATERINA KAMPRANI



© LE PURGATOIRE-54 PARADIS



LE PURGATOIRE

5 4 P A R A D I S

UN LOFT ÉVÉNEMENTIEL À LA CROISÉE
DES ARTS CULINAIRES ET DE L'ART CONTEMPORAIN

LE PURGATOIRE-54 PARADIS est par définition un entre-deux : un espace ni tout à fait angélique, ni complètement exempt d'une délicieuse culpabilité. C'est tout le sens qu'Alain Cirelli a voulu donner à ce lieu dédié au plaisir et à la liberté.

Le Purgatoire - 54 Paradis est un open space résolument moderne, un lieu de vie et de fête où l'on partage son goût pour l'art contemporain et les échanges.

Écrin de création contemporaine, c'est un espace de recherche, de découverte et de rencontres autour de la cuisine, de ses produits d'exception ainsi que des métiers qui l'entourent.

Toujours avec le même désir d'innovation et de découverte, Alain Cirelli explore de nouveaux territoires grâce à ses recherches autour du design culinaire. Discipline novatrice, le design culinaire est le design appliqué à l'objet alimentaire, du contenu au contenant.



© LE PURGATOIRE-54 PARADIS

LA PROCHAINE COLLABORATION
DELVOYEURS - PURGATOIRE-54 PARADIS
FERA SE RENCONTRER LES OBJETS
IMPOSSIBLES DE KATERINA KAMPRANI
ET LES VISIONS CULINAIRES D'ALAIN CIRELLI.

UN VOYAGE RETORD AUX FRONTIÈRES DU
SUCCULENT ET DE L'ANTI-ERGONOMIQUE.



© LE PURGATOIRE-54 PARADIS

REMERCIEMENTS

ALAIN CIRELLI, YANNICK LECLERC,
ODILE ANDRIEU, DIRECTRICE DES PROMENADES
PHOTOGRAPHIQUES DE VENDÔME, PICTO.
IMPRESSION : INSTITUT VAN EYCK - MAASTRICHT.